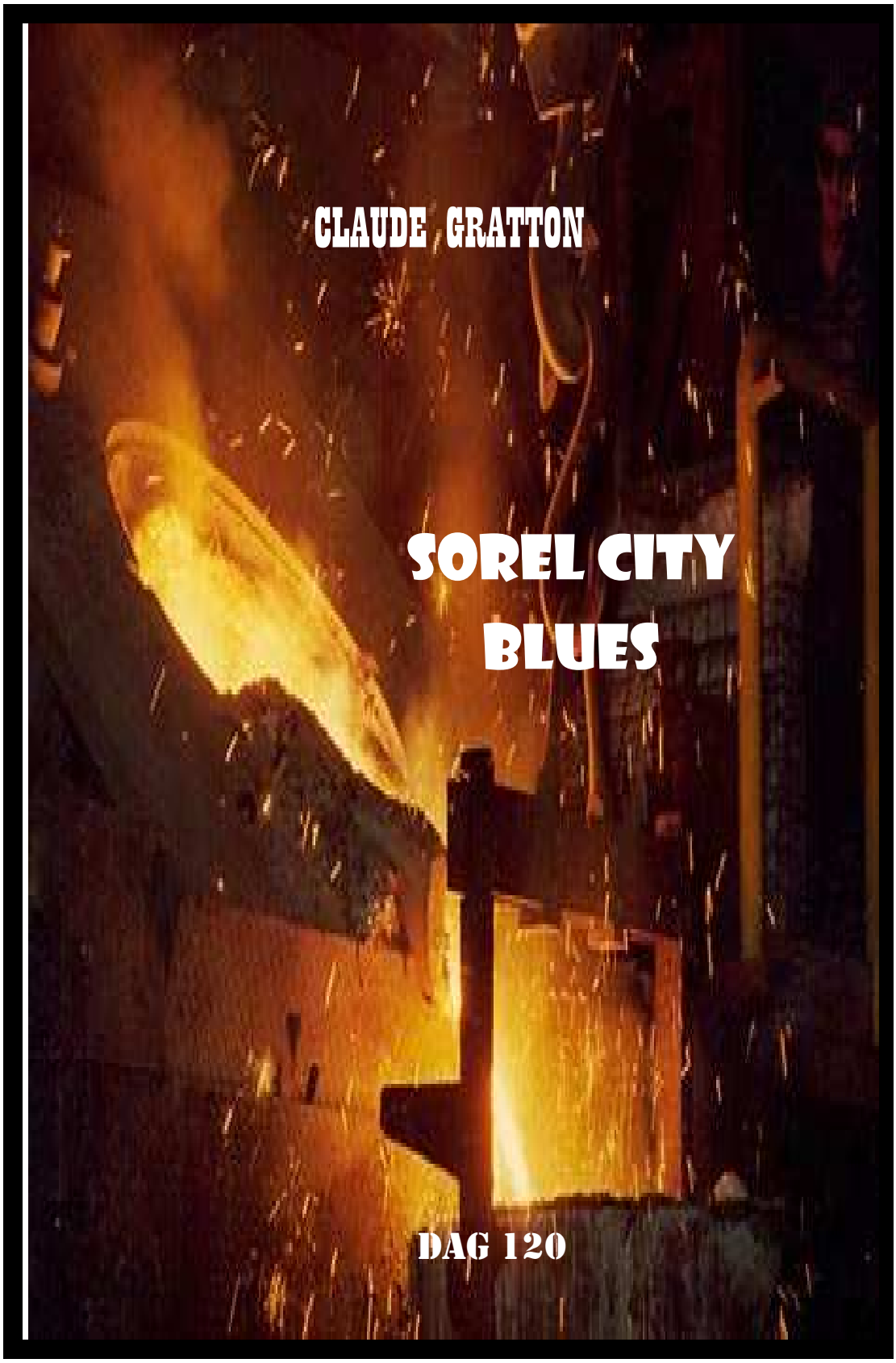
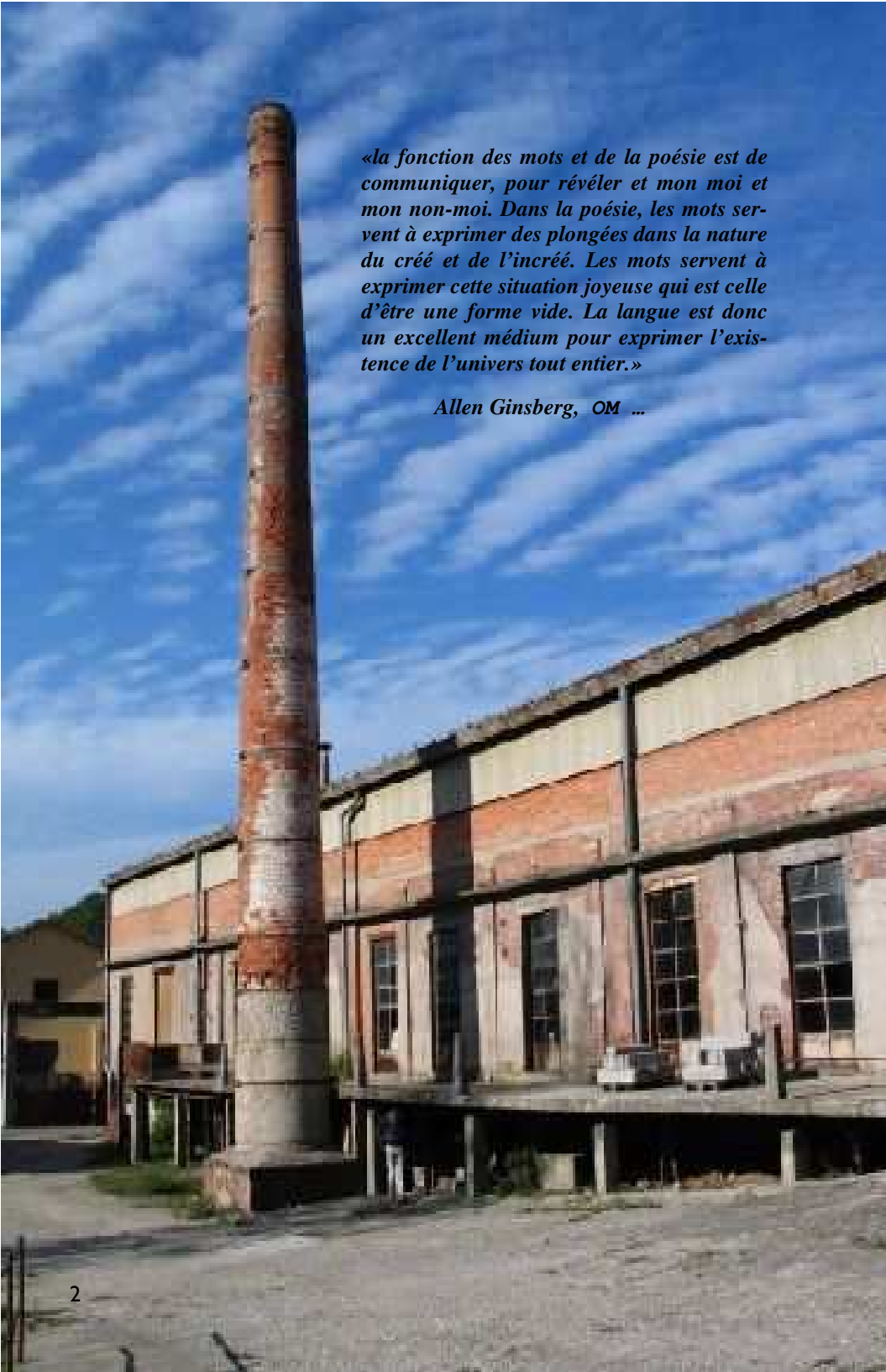




CLAUDE GRATTON

**SOREL CITY
BLUES**

DAG 120



«la fonction des mots et de la poésie est de communiquer, pour révéler et mon moi et mon non-moi. Dans la poésie, les mots servent à exprimer des plongées dans la nature du créé et de l'incrété. Les mots servent à exprimer cette situation joyeuse qui est celle d'être une forme vide. La langue est donc un excellent médium pour exprimer l'existence de l'univers tout entier.»

Allen Ginsberg, OM ...

OPUS 1

les brumes automnales
se déversent
dans le Saint-Laurent
tumultueux.

les cheminées étoilées
de la ville industrielle
crachent un halo
d'oxyde ténébreux.

pendant que le pouls
des ébats
devient un simple murmure.

le sommeil et la grisaille
trionphent dans les veines
et les têtes encombrées
s'éclatent
dans le néant des détours.

les cantiques funèbres
accompagnent
les ombres esseulées
qui déambulent
les sentiers dévastés
où le souffle s'essouffle.

OPUS 2

de mon nombril cosmique,
je transfuse mon cosmos ombilical.
mes neurones gélatineuses
s'épuisent
sur le trottoir
où la peau de mes pieds se déchire.
alors, j'erre, j'erre.

être le non-dit
et se croire le verbe incarné,
c'est mourir
dans l'anonymat
de nos pas
que la mémoire oublie.
alors, j'erre, j'erre.

et cette folie des mots
plus riche
que la frénésie des orgasmes,
je la bois
avec la viscosité
d'une angoisse transmuée.

le regard indélébile
de ma lucidité éphémère
s'incruste
dans la peur
des mes entrailles putréfiées
et se cramponne
à l'étincelle
de réalité
qui jaillit de la fleur.

mais la fleur
a deux chemins
celui des parfums de roses
et celui
des épines venimeuses.

de même
qu'il y a
la vie mortifiante
et la vie
de la mort éternelle.

OPUS 3

la nuit
ouvre ses ailes
et de son flanc
coule une larme de sang.

mon cœur palpite,
mes mains s'agitent
et dans les ténèbres
les lueurs lunaires
crient
leur étreinte
des glaciers nietzschéens

les flammes
dansent
sur les toits d'usine
et du ciel tacheté
tombe une neige
dont le pigment s'affole
sous mes pieds.

devant moi
le chemin m'appelle
mais l'ici-maintenant
corrode ma chair

et mes genoux
fléchissent
sous son poids
d'amertume.

le temps
de l'instant
glisse entre
mes doigts
et bouscule
ma raison.

je trébuche
alors
dans la valse
d'une rêverie
alchimique.



OPUS 4

le chant
du spleen
pleure la beauté d'Olivia
dévorée par Thanatos
mais dans le ciel
printanier
je revois
ses yeux perçants,
sa bouche pulpeuse
et ses hanches sensuelles.

plus aucun temps,
ni chromosome
ne la ramènera,
le destin funèbre
n'a pas de repentir;
nous expions tous
la vie
à chaque seconde
consommée;
tous les hiers
sont l'arithmétique
du compte-à-rebours
de ce que nous ne pouvons plus
disposer.

sentir
les moments
nous échapper
c'est aussi comprendre
que la mort
est un rat
qui nous gruge
depuis la naissance.

mais
où est le poison
qui tuera
cet animal dégoûtant ?



OPUS 5

mon regard
se brûle
sur les courbes
de la cantatrice
qui chevauche
les partitions
du chant d'Éros

j'écoute
sa voix sinueuse
qui me caresse,
même si
je ne pense
qu'à me perdre en elle;
ma langue aventureuse
goût l'arôme
de son derme,
mes mains vénéneuses
effleurent
ses joues culiennes;
palpitations,
émotions,
fantasmes,
je redessine ses formes.

l'ivresse
du corps à corps
m'envahit
jusqu'aux gémissements;
baisers,
respirations haletantes
et frénésie des lèvres
se conjuguent
jusqu'à ce que la houle

du désespoir
divise
à nouveau
les cœurs soudés
d'un alliage
fragile.

OPUS 6

le clapotis
des vagues ruisselantes
parfume
la rive sablonneuse.
j'hume
l'automne nordique
de mes angoisses caver-
neuses
pendant
que j'escalade
les murs
de ma folie intérieure.

le cylindre obscur
de mon regard
aliéné
envahit
la voix de mon réverbère
qui scintille.

noire
est ma lueur;
grise, mon espérance.

ma déraison
consumée
s'effrite
dans les fibres
du
cogito ergo sum

je tombe
en poussières
de néant
et
en rayons ténébreux
mais
peu m'importe
puisque
les balises
dérivent
à contre-courant.

OPUS 7

les îles argentées
remontent
la veine fluviale
l'héron irisé
survole
les arbres
teintés
d'arc-en-ciel.
la houle nonchalante
caresse
la plage dénudée
et le voilier
s'amarre
au quai temporel.

le vent de l'abîme
repousse
vers l'horizon
d'espoir
les entrailles passionnées.

la pluie
clame
la liberté
en harmonie
avec le balancement

des hanches
de Sheila
qui vogue
au gré
des gémissements
de la faune
en fleur.

la flore bestiale
s'épanche
sur Vénus
et la chair
gantée de la muse
frétille
et se déhanche
sur les rythmes cinglants
des palmiers.

OPUS 8

Sheena, Sheila, Farraw,
cheveux au ciel
vous marchez
sur la musique pubienne
de la sensibilité
frissonnante;
vos regards hypnotiques,
vos lèvres d'amour,
vos hanches frénétiques
et vos cuisses nylonnées
pénètrent
mon épiderme
sentimental.

je bois
l'esprit de vos audaces,
dans la boulimie
de vos images gavées;
femmes-dieux,
dont le contenu
m'est fantaisie,
me gonfle
le cœur
dans les dédales
de vos projections enivrantes

un soupir
un désespoir oublié;
un sourire,
un orgasme consommé.

OPUS 9

à chacun
sa planète;
un enfant:
une terre d'espoir.

la multiplication
de nos tragédies
gruge
notre RÉSURRECTION
et la fissure
des différences
envenime
nos rêves.

les cris
du désespoir humain
se réverbèrent
dans le silence
de notre INACTION

la conscience
de notre indifférence
subsume
l'UTOPIE embryonnaire
de nos PARADIS
perdus.

et la mélodie angélique
de la cité idéale
n'est plus
qu'un écho
éphémère
dans les méandres
de nos idéologies.



OPUS 10

j'écris
l'ouragan
de mes pensées turbulentes
mais la signification
de mes mots
qui s'épenchent
sera tienne.

le langage
est un outil
herméneutique:
fais lui dire
ce que tu veux.

point de vocable absolu,
seulement
des regards d'interprète
qui ruminent
les dialectes.

la subjectivité relative
nourrira
la science
jusqu'à périr
dans l'insondable.

OPUS 11

dans les bars souterrains
la brume
des herbes folles
submerge
les consciences frivoles
et sur la houle
houblonneuse où
les neurones fragiles
s'éclatent.

la densité criarde
des mélodies
déborde
des tympans insouciantes
et se perd
dans l'exutoire
des jets lumineux
qui me grillent l'iris.

OPUS 12

le gris de vert
de mes espoirs douteux
abîme
le vert-de-gris
de mes projets
poussiéreux.

je suis l'embouchure
d'une rivière
ténébreuse
et d'un fleuve
scintillant
du désir de vivre.

et même
si mon soleil
est parfois sombre,
ma lumière intérieure
défie le déluge.

car je sais
que la mer
de mes pensées inconfortables
ne dévorera jamais
la quintessence de mon âme
marine
des jours de folie sublime

OPUS 13

ad mortem
sur la 132 est
la camaro désabusée
gravite
les courbes célestes
et détourne
les champs vierges
sous l'œil négligent
de l'hiver
qui fait crisser les saisons.

ce n'est qu'un homme
avec une bagnole lynchée,
qui fait d'un grain
spatio-temporel:
une route à conquérir.

mais au fond des
méandres,
ce n'est qu'une parcelle
d'existence
en pâmoison:
matière désintégrée
qui oscille
sur l'horizon fragile.

hier, une vie;
demain: un néant funèbre.
à quoi bon bouger
puisque la MORT omniprésente
nous précède déjà
au fil d'arrivée.

le chauffard
d'une ivresse paisible
de la vie
fut neutralisé
entre deux points.

la plèbe a pleuré
au mois de mai,
les bourgeons ont poussé,
mais le naufragé bouffé par
la mer
sauvage
d'un quotidien banalisé
n'est plus qu'un souvenir
trop vite oublié,
trop vite écrasé.

OPUS 14

dans ma musculature culturelle
les globules de l'Amérique
circulent
sur l'autoroute
des mes référents.

le cri de l'exilé
des multiples minorités
se fond dans le magma
de la bouillabaisse américaine.

point de pays à préserver
dans la gibelotte continentale.
la puissance de l'assimilation
ingurgite même
les différences réfractaires
pour nous offrir
le vomissement big-macien
d'une culture
dont l'amplitude
et l'altitude
se moquent
sans mesure

du pays de la pétanque,
sur lequel
il est soulageant
de se vider le côlon.

question d'enrichir
ces suceurs
de jus d'orteils
qui ne nourrissent
et s'abreuvent
à la source
de nos mamelles de pus.

OPUS 15

fini le temps des Gabazoux
avec des plumes au cul.
fini le temps
des explorateurs-exploiteurs.
fini le temps des regards
anthropologiques
sur l'Inde erronée.

le Nouveau-Monde
n'est plus à la remorque
de ses origines honteuses.
les sauvages d'hier
s'empiffrent
aujourd'hui
d'hamburgers ketchup-oignons
et la bière
remplace le vin
des tables mondaines,
les hot-dogs à Hurteau
valent bien
les fromages
que les cérémonies pédantes
offrent à déguster.

mieux encore,
l'empire de l'assimilation
offre
le vin pour accompagner
le hot-chicken
et la poutine sert
d'entrée au caviar.

OPUS 16

terre disloquée,
nomenclature orgiaque des
sens.
l'Amérique des nègres
n'est pas celle des cols
blancs.

béton d'espoir,
murs de cafards
la dynastie de J.R.
creuse
la marge du minus livreur de
pizza.
les essieux
pètent
le carbone,
la Q.I.T.
crache
un nuage noirâtre
dans le ciel abusé
qui n'est plus
violable,
parce que
la virginité perdue
de son bleu
n'est plus retrouvable;
les ténèbres industrielles
qui nous donnent des jobs
tueront-ils nos enfants ?

OPUS 17

trêve de désespoir,
le bleu azuré
doit reconquérir
l'Eden fantomatique
qui jaillit
de l'aura des têtes enfantines.

le noir éjaculera le vert,
le gris cédera la place au blanc.

demain est à gravir,
aucune montagne ne basculera
le présent dans l'hier morbide
qui nous mord
la conscience
et qui peuple
nos livres d'histoire
de demain.

OPUS 18

je veux
un ciel pour mon âme
comme je veux
une terre pour mon corps;
tout comme
j'ai des ancêtres
qui ont piétiné le sol,
je veux des enfants
qui contempleront les astres:
pour l'Utopie scintillante
qui coulera
de nos cœurs.

à la puanteur industrielle
succèdera
le parfum
des roses rieuses.



OPUS 19

la studieuse génération
court
le marathon du sur-place
face au cul-de-sac
des jobs abstraites,
inquiète du lendemain
névralgique,
anxieuse du compère suicidaire,
elle crie la mort
du marais social
qui l'avale.

sa voix est encore enfantine
et ne perce pas
les tympans
de la déraison machiavélique
des fonctionnaires engraisés
et bedonnants
dont l'immobilité rationnelle
crève
la lucidité des poètes.

naître pour l'attente
et mourir d'inquiétude:
un bel avenir !





Édition originale:
Sorel city blues, aux Éditions Artisanales, Sorel, 1985.
Trentième anniversaire

TOUS DROITS RÉSERVÉS
© / ® CLAUDE GRATTON, 1985 ET 2015.

PRODUIT, CONÇU ET ÉCRIT PAR CLAUDE GRATTON.

CRÉDIT PHOTOGRAPHIQUE:: AUTEURS ANONYMES ET INTERNET

ÉDITÉ ET DISTRIBUÉ PAR: DAG 120, 701 LABONTÉ, CALIXA-LAVALLÉE
(QUÉBEC) J0L 1A0

IMPRIMÉ PAR LES ATELIERS DU PISTOLÉROS

DÉPÔT LÉGAL: BANQ ET BAC, 2015.

DAG 120

COLLECTION: POÉSIE

